Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE
13 JUIN 1951

TINTIN

24

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



Le véhicule dégringola la berge et...
(Voir p. 6 : « Les Aventures de Dzidziri.)

Es-tu membre du Club?

Voici quelques semaines, pour les nouveaux membres du Club, j'ai expliqué la façon dont ils devaient se servir de la grille qui leur a été remise en même temps que leur carte de membre. Je leur ai fait connaitre également la manière dont ils établiraient eux-mêmes leur code secret. Tout ceci afin de leur permettre de déchiffrer mes messages.

Ci-dessous, je leur pose une question à laquelle je les prie de répondre en toute franchise. De cette façon, je saurai s'ils peuvent me lire et quelles sont leurs impressions.

E	P	D	Q	L	A	U	R	I	M
I	A	P	L	N	E	L	S	E	A
S	R	E	T	S	A	T	I	I	C
H	E	N	L	S	L	I	E	S	T
Q	I	T	N	O	S	D	E	U	I
I	N	E	R	T	S	E	M	S	T
E	O	A	I	C	U	T	N	U	E
E	I	P	L	R	N	M	C	E	L
F	E	A	L	M	G	E	E	E	A
I	R	R	E	Q	N	S	S	U	T

Mais toi, es-tu membre du Club ? Si tu ne l'es déjà, qu'attends-tu pour le devenir ? Sur demande de ta part, je te ferai parvenir tous les renseignements que tu souhaiterais obtenir en vue de ton éventuelle adhésion.

A tous mes amis, membres du Club ou non, mon salut cordial.

Tintin

Mon Courrier

Deroubaix M., Tournai. — Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'une cloche ait trois cents ans ? Marie-Pontoise, c'est un bien joli nom pour une cloche.

Fleur d'Azur, La Hulpe. — Tu voulais une chronique sur les drapeaux ? Te voilà servi, je pense. Nous ne pouvons modifier le trait rouge parce que c'est lui et « Tintin » qui signalent le titre. Amitiés à vous tous.

Neumans René, Schaerbeek. — Pourquoi une petite fille ne pourrait-elle pas être première au Grand Concours tout comme un garçon ? Qu'est-ce que c'est ces façons de juger les filles ! Voyons ! un peu de courtoisie.

Hustinx Claude, Liège. — Pour le moment, pas de séances de cinéma à Liège, mais nous avons eu la télévision. Bob De Moor te remercie. Amitiés.

Hulin Thérèse, Keerbergen. — En ce qui concerne les concours, nous donnons toujours beaucoup d'explications. Tout se fait avec ordre. Pas vrai ?

Gremlich Ed., Anderlecht. — Pas question, pour le moment, de donner une suite aux « Hommes Bleus ». Mais il se peut que plus tard...

Nicolaidis Marc, Anvers. — Lorsque « Le Fantôme espagnol » paraitra en album, tu en seras averti par le journal. Prends patience. A toi.

Widdershoven Janine, Bruxelles. — Merci pour tes mots croisés : ils sont très bien. Bientôt, tu auras des messages secrets et chiffrés. Amitiés.

LE TRÉSOR DES GUEUX

Nous vous rappelons, les amis, que les organisateurs des spectacles de Beersel accordent aux lecteurs de « Tintin », ainsi qu'aux membres du Club, d'importantes réductions sur le prix des places de Fr. : 100 - 80 - 60 et 40.

Pour les amis de « Tintin » (munis des bons de réduction contenus dans le journal) : Fr. 80 60 - 40 et 20.

Pour les membres du Club (sur présentation de leur carte de membre : Fr. 50 - 30 - 20 et 15.

« Le Trésor des Gueux » se donne au château de Beersel tous les samedis à 20 h. et les dimanches à 16 h. 30 et 20 heures.

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX











(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Grâce à Conrad le Hardi, les Gueux qui avaient attaqué le château de Kessel ont été vaincus et se sont retirés. Cependant, Gérard, le serviteur félon que Conrad avait ligoté, a réussi à s'enfuir...



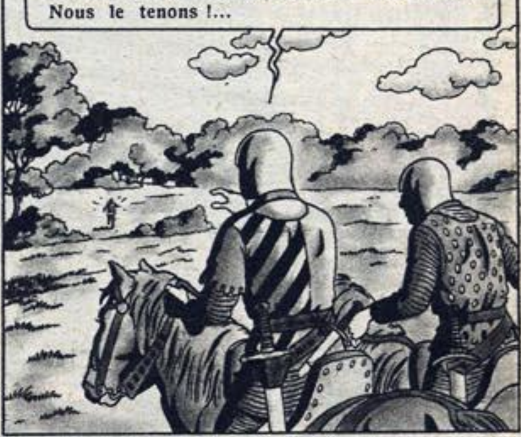


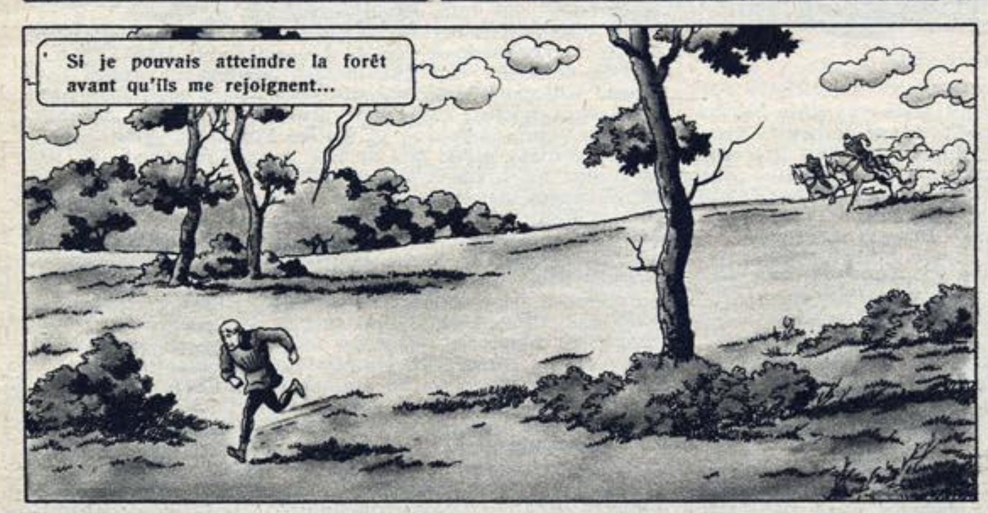














Soudain, les buissons s'écartent devant Gérard, livrant passage à un homme au visage sombre.

Par Lucifer ! Le chevalier Steenardt !... De grâce, seigneur, aidez-moi ! Je suis poursuivi...

Un serviteur du seigneur de Kessel !!!... Pourquoi te viendrais-je en aide, mon gaillard ! Ton maître est mon plus mortel ennemi !

Justement, seigneur... Mon maître m'a brutalisé... Je veux me venger de lui : je le hais !

Bon, bon... Mais tais-toi ! Voici tes poursuivants qui arrivent !...



(A suivre.)

LA COMÈTE

Conte d'ERCKMANN-CHATRIAN.
Illustrations de JACQUES LAUDY.

L'ANNEE dernière, avant les fêtes du Carnaval, le bruit courut à Hunebourg que le monde allait finir. C'est le docteur Zacharias Piper, de Colmar, qui répandit d'abord cette nouvelle désagréable; elle se lisait dans le *Messager Boiteux*, dans le *Parfait Chrétien* et dans cinquante almanachs. Zacharias Piper avait calculé qu'une comète descendrait du ciel le Mardi-Gras, qu'elle aurait une queue de trente-cinq millions de lieux, formée d'eau bouillante, laquelle passerait sur la terre, de sorte que les neiges des plus hautes montagnes en seraient fondues, les arbres desséchés et les gens consumés.

Il est vrai qu'un honnête savant de Paris, nommé Popinot, écrivit plus tard que la comète arriverait sans doute, mais que sa queue serait composée de vapeurs tellement légères, que personne n'en éprouverait le moindre inconvénient.

Cette assurance calma bien des frayeurs.

Malheureusement, nous avons, à Hunebourg, une vieille fileuse de laine, nommée Maria Finck, demeurant dans la ruelle des Trois-Pots. C'est une petite vieille toute blanche, toute ridée, que les gens vont consulter dans les circonstances délicates de la vie. Elle habite une chambre basse, dont le plafond est orné d'œufs peints, de bandelettes roses et bleues, de noix dorées et de mille autres objets bizarres. Elle se revêt elle-même d'antiques falbalas, et se nourrit d'échaudés, ce qui lui donne une grande autorité dans le pays. Maria Finck, au lieu d'approuver l'avis de l'honnête et bon M. Popinot, se déclara pour Zacharias Piper, disant :

« Convertissez-vous et priez; repentez-vous de vos fautes et faites du bien à l'Eglise, car la fin est proche, la fin est proche ! »

On voyait au fond de sa chambre une image de l'enfer, où les gens descendaient par un chemin semé de roses. Aucun ne se doutait de l'endroit où les menait cette route; ils marchaient en dansant, les uns une bouteille à la main, les autres un jambon, les autres un chapelet de saucisses. Tous ces malheureux s'approchaient avec insouciance de la cheminée pleine de flammes, où déjà les premiers d'entre eux tombaient, les bras étendus et les jambes en l'air.

Qu'on se figure les réflexions de tout être raisonnable en voyant cette image. On n'est pas tellement vertueux, que chacun n'ait un certain nombre de péchés sur la conscience, et personne ne peut se flatter de s'asseoir tout de suite à la droite du Seigneur. Aussi la plupart se disaient :

« Nous ne ferons pas le carnaval; nous passerons le Mardi-Gras en actes de contrition. »

Jamais on n'avait vu rien de pareil. L'adjudant et le capitaine de place, ainsi que les sous-officiers de la 3e compagnie du *** en garnison à Hunebourg, étaient dans un véritable désespoir. Tous les préparatifs pour la fête, la grande salle de la mairie qu'ils avaient décorée de mousse et de trophées d'armes, l'estrade qu'ils avaient élevée pour l'orchestre, la bière, le kirsch, les *bischofs* qu'ils avaient commandés pour la buvette, enfin tous les rafraîchissements allaient être en pure perte, puisque les demoiselles de la ville ne voulaient plus entendre parler de danse.

« Je ne suis pas méchant, disait le sergent Duchêne, mais si je tenais votre Zacharias Piper, il en verrait des dures. »

Avec tout cela, les plus désolés étaient encore Daniel Spitz, le secrétaire de la mairie, Jérôme Bertha, le fils du maître de poste, le percepteur des contributions Dujardin et moi. Huit jours avant, nous avions fait le voyage de Strasbourg pour nous procurer des costumes. L'oncle Tobie m'avait même donné cinquante francs de sa poche, afin que rien ne fût épargné. Je m'étais choisi un costume de Pierrot. C'est une espèce de chemise à larges plis et longues manches, garnie de boutons en forme d'oignons, gros comme le poing, qui vous ballottent depuis le menton jusque sur les cuisses. On se couvre la tête d'une calotte noire, on se blanchit la figure de farine, et, pourvu qu'on ait le nez long, les joues creuses et les yeux bien fendus, c'est admirable. Dujardin, à cause de sa large panse, avait pris un costume de Turc, brodé sur toutes les coutures; Spitz, un habit de Polichinelle, formé de mille pièces rouges, vertes et jaunes, une bosse devant, une autre derrière, le grand chapeau de gendarme sur la nuque; on ne pouvait rien voir de plus beau. Jérôme Bertha devait être en sauvage, avec des plumes de perroquet. Quand on fait de pareilles dépenses, de voir que tout s'en aille au diable par la faute d'une vieille folle ou d'un Zacharias Piper, n'y a-t-il pas de quoi prendre le genre humain en grippe ?

Enfin, que voulez-vous ? Les gens ont toujours été les mêmes; les fous auront toujours le dessus.

Le Mardi-Gras arrive. Ce jour-là, le ciel était plein de neige. On regarde à droite, à gauche, en haut, en bas, pas de comète ! Les demoiselles paraissent toutes confuses; les garçons couraient chez leurs cousines, chez leurs tantes, chez leurs marraines, dans toutes les maisons : « Vous voyez bien que la vieille Finck est folle, toutes vos idées de comète n'ont pas de bon sens. Est-ce que les comètes arrivent en hiver ? Est-ce qu'elles ne choisissent pas toujours le temps des vendanges ? Allons, allons, il faut se décider, que diable ! Il est encore temps, etc... »

De leur côté, les sous-officiers passaient dans les cuisines et parlaient aux servantes; ils les exhortaient, et les accablaient de reproches. Plusieurs reprenaient courage. Les vieux et les vieilles arrivaient bras-dessus bras-dessous, pour voir la grande salle de la mairie, les soleils de sabres, les poignards et les petits drapeaux tricolores entre les fenêtres excitaient l'admiration universelle. Alors tout change; on se rappelle que c'est Mardi-Gras; les demoiselles se dépêchent de tirer leurs jupes de l'armoire et de cirer leurs petits souliers.

A dix heures, la grande salle de la mairie était pleine de monde; nous avions gagné la bataille : pas une demoiselle de Hunebourg ne manquait à l'appel. Les clarinettes, les trombones, la grosse caisse résonnaient, les hautes fenêtres brillaient dans la nuit, les valses tournaient comme des enragées, les contredanses allaient leur train; les filles et les garçons étaient dans une jubilation inexprimable; les vieilles grand-mères, bien assises contre les guirlandes, riaient de bon cœur. On se bousculait dans la buvette.

L'oncle Tobie m'avait donné la clé de la maison, pour rentrer quand je voudrais. Jusqu'à deux heures, je ne manquai pas une valse, mais alors j'en avais assez, les rafraîchissements me tournaient sur le cœur. Je sortis. Une fois dans la rue, je me sentis mieux et me mis à délibérer, pour savoir si je rentrerais ou si j'irais me coucher. J'aurais bien voulu danser encore; mais d'un autre côté, j'avais sommeil.

Enfin, je me décide à rentrer, et je me mets en route pour la rue Saint-Sylvestre, le coude au mur, en me faisant toutes sortes de raisonnements à moi-même.

Depuis dix minutes, je m'avançais ainsi dans la nuit, et j'allais tourner au coin de la fontaine, quand, levant le nez par hasard, je vois derrière les arbres du rempart une lune rouge comme de la braise, qui s'avançait par les airs. Elle était encore à des milliers de lieues, mais elle allait si vite, que dans un quart d'heure elle devait être sur nous. Cette vue me bouleversa de fond en comble; je sentis mes cheveux grésiller, et je me dis :

(Voir suite page 9.)

Les FAUCONS de la MER

Faits prisonniers par les « Faucons Noirs », Marc et Denis ont réussi à s'échapper en compagnie de Jean, un « Chevalier du Bonheur », ennemi des « Faucons ». Cependant, l'oncle de Marc, qui habite au Caire, vient d'être mystérieusement enlevé...



Sans plus attendre, Marc et Denis envoient un télégramme à Bonifacio, puis un autre chez eux. Après quoi tous deux écrivent une longue lettre à leurs parents, racontant leurs aventures et la disparition de leur oncle, et exprimant leur désir de rester au Caire jusqu'à ce que cette étrange affaire soit éclaircie. Jean y ajoute un mot, assurant qu'il veillera sur les jeunes gens.

Et maintenant, Marc, si tu me promets de garder le secret, je vais t'expliquer la disparition de ton oncle...

Parlez.





C'est un artiste et un savant... mais c'est aussi un cœur généreux; il aime se dévouer pour son prochain.





Le siège de l'organisation est installé dans un cadre des plus pittoresques, non loin du minaret de Kaulune.





Mais tandis que le capitaine N., de sa voix brève et incisive, explique son plan aux jeunes garçons, Denis se creuse la tête pour se rappeler où il a déjà vu cet homme. Soudain, il se souvient...



Un peu plus tard...

De quelle nationalité peut bien être ce capitaine N. ? Il parle français aussi bien que toi et moi... et pourtant l'autre jour nous l'avons pris pour un véritable Arabe... En tout cas, Marc, nous voilà en plein roman d'aventures ! Tu dois être ravi !

Tu parles !... C'est Alf qui regrettera de ne pas nous avoir accompagnés à cette fameuse partie de pêche !

(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. A l'aide d'une jeep qu'il a prise à un chasseur mort dans la brousse, et avec le concours de quelques amis noirs, notre héros tente de délivrer ses compagnons de voyage, prisonniers des Hommes-Crocodiles...

ATTAQUES

LA... Là, devant l'assemblée des Fils du Crocodile en délire, Yves Larnaud, le pilote de « Normandie » était lentement poussé vers deux énormes sauriens. Sur le visage du jeune aviateur apparaissaient les traces de la captivité; ses joues étaient hâves, rongées de barbe. A quelques pas derrière lui, Dzi reconnut Hage-Davricourt, l'inventeur.

Mais le jeune garçon ne s'attendait pas à discerner tous les détails de la scène. Il fonçait, appuyant sur le klaxon de la jeep transformée en monstre antédiluvien. Les Fils du Crocodile hésitèrent. Certains déjà se précipitaient vers leurs arcs, tandis que, venant de la forêt, retentissaient les cris des Fils du Lion :

— Simba !... Simba !...

Dzi se pencha; dans une boite, à ses pieds, il saisit une sorte de saucisse, la tendit à Nomogo-Kooso, qui s'en empara :

— Allume et lance-la, recommanda Dzi.

Le féticheur n'eut garde de désobéir : la veille, Dzi avait procédé pour lui à une démonstration éloquente. La cartouche décrivit une parabole, retomba, éclata : plus bruyante que meurtrière certes, mais son effet n'en fut pas moins grand. Les Fils du Crocodile refluèrent en désordre.

Maintenant la « tarasque » atteignait le centre de la place. Dzi dirigea l'auto droit sur les crocodiles, les heurta rudement.

Et toujours les coups de klaxon. Et toujours Nomogo qui balançait des « bombes » dont la fumée s'étendait dans la clairière.

Les sauvages adorateurs des habitants des marais avaient fui. Dzi arrêta l'auto, se précipita vers Yves Larnaud :

— Ah ! commandant,... Commandant, j'avais juré de vous délivrer.

— C'est toi, mon petit gars, fit le pilote avec un sourire heureux. Je crois que tu es arrivé à temps...

— Et vous, mademoiselle Sophie...

La jeune fille lui tendit les mains :

— Tu est revenu, Dzi. J'ai souvent songé à toi, à ce qui avait pu t'arriver.

— Vous en faites pas, je vous raconterai tout. Pour le moment, le principal c'est de décamper.

M. Hage-Davricourt fit quelques pas avec peine. Il claudiquait. Dzi s'étonna :

— Vous vous en êtes tout de même tiré. Je pensais bien ne pas vous revoir.

L'ingénieur eut un mince sourire :

— Ce sont eux — oui, ces fidèles adorateurs du Crocodile — qui m'ont soigné. Ça vous étonne, jeune homme. Moi aussi. Ils tenaient sans doute à m'offrir vivant, bien vivant, à leurs dieux à carapace... C'est ce qui nous aura sauvés. Sinon, je crois bien que nous serions déjà dans l'estomac de leurs protecteurs aquatiques...

Nomogo-Kooso montrait des signes d'agitation. D'abord, il avait considéré Sophie avec une véritable admiration, touché la douce chevelure de la jeune fille. Maintenant un autre souci l'accaparait. Ses guerriers couraient, certains revenaient de la forêt, d'autres repartaient. Il intervint :

— Il faut partir, Lionceau au Cheveux de Flammes.

— Oui, dit Dzi, tu crains que les autres ne reviennent en force. Flanque-moi le feu ici, hein ?!

C'était déjà fait. Un peu partout, des foyers avaient été allumés. La fumée tourbillonnait. Dzi montra l'auto, débarrassée de ses oripeaux de mascarade :

— Montez...

Mais Sophie et Yves ne l'entendaient pas : ils se regardaient en silence, heureux de leur réunion. Elle murmura :

— J'ai tellement tremblé pour vous, commandant...

— Vous pouvez m'appelez Yves, ma petite Sophie...

Appuyé à la jeep, Dzi les contemplait; il envoya un grand coup de coude au creux de l'estomac du sorcier :

— Hein, Nomogo, regarde-les, ces deux-là !... Les Fils du Crocodile, c'est comme s'ils n'existaient pas pour eux...

Le féticheur prêta l'oreille. Les échos de la forêt apportaient un battement rythmé. Il secoua sa tête laineuse :

— Les Crocodiles...

— Vu, répliqua Dzi et il fit un pas :

— Commandant, je m'excuse, mais il risque de faire un peu chaud ici dans un moment.

Yves Larnaud eut un sourire amusé, acquiesça, aida Sophie puis Hage-Davricourt à monter dans l'auto. Dzidziri lui montra le volant :

— C'est à vous...

— Pas du tout, protesta le pilote. Tu t'en es trop bien tiré, mon garçon. Continue.

Au comble de la jubilation, Dzi s'installa, embraya. Les Fils du Lion s'égaillaient déjà. Nomogo avait martelé un message au moyen d'un tam-tam abandonné. Lui-même bondit en voltige s'accrocha à la jeep. Puis, ce fut le tour de Laobé.

Et l'on reprit le chemin du retour. Il était temps. Un sifflement, un autre : les Fils du Crododile revenaient à la charge.

Tout au long du sentier à travers la forêt, ils poursuivirent leurs attaques. Des traits partaient des taillis. La manœuvre était claire : après leur fuite, les sauvages regroupés essayaient de barrer la route à leurs vainqueurs.

Cette fois, Dzi ne traînait pas. Il fallait regagner le marais et le franchir au plus vite. Enfin, il aperçut l'eau, au milieu les masses noires des hippopotames, et les corps verdâtres des crocodiles. Encore quelques centaines de mètres à parcourir, et ils étaient sauvés.

Les trois Noirs laissés en sentinelle surgirent. Nomogo cria ses ordres : hisser le pont de lianes afin que les Fils du Lion pussent s'échapper. Certains déjà arrivaient, aidaient leurs trois amis.

Dzi accéléra; la jeep dégringola la berge, s'engagea dans le marais. Sophie ferma les yeux; elle murmura :

— Ces horribles bêtes...

— N'ayez pas peur, dit Yves qui l'entoura de son bras.

Et Dzi renchérit :

— On leur a montré de quoi on était capable, Mademoiselle Sophie... Et vous voyez, je suis toujours là !

Des sifflements firent retentir l'air; d'instinct les fugitifs baissèrent la tête; des flèches s'enfoncèrent dans l'eau. Perchés dans les arbres de la rive, les Fils du Crocodile leur tirait dessus.

Il y eut un cri, un lourd rejaillissement dans le marais; atteint, un des Fils du Lion était tombé au milieu des sauriens.

— Mon Dieu... gémit Sophie en se cachant les yeux...

Les flèches qui sifflaient, les bêtes qui les assaillaient. Mais Dzi connaissait la manœuvre. A coups d'accélérateur conjugués avec les râles du klaxon, il se dépêtra de ses agresseurs.

La berge était là. Encore un effort... Près de lui le féticheur grondait des insultes à l'adresse de leurs ennemis. Un dernier effort, ils étaient sauvés...

— Ouf ! exprima Dzi, arrêtant la jeep au haut de la berge.

Là-bas, les Fils du Crocodile se démenaient, attaquaient les gardiens du pont de lianes, tranchaient celles-ci; la passerelle glissa dans l'eau; agrippés comme des singes, les Fils du Lion réussirent à se sauver. Nomogo courut vers eux, dénombra les absents. Dzi n'eut pas loisir de l'accompagner : il venait d'apercevoir M. Hage-Davricourt renversé en arrière sur son siège, les traits tirés.

— Eh ! cria Dzi, ça ne va pas, Monsieur Hage-Machin ?

L'autre entrouvrit les yeux avec un sourire faible :

— Il est... un peu long... n'est-ce pas... mon nom ?

Il haletait. Sophie, Yves s'empressaient à leur tour. Il secoua la tête :

— Inutile... Une flèche, tout à l'heure, dans la forêt... Je n'ai pas voulu vous retarder... Mais, Yves Larnaud, rappelez-vous... pour le « Normandie des Airs »... Tâchez de savoir... Et vengez-m...

Il n'acheva pas. Dzidziri, pétrifié, ne bougeait pas, laissant les autres s'occuper de l'agonisant: qu'avait-il voulu dire?... Savoir quoi?... et pourquoi le « venger » ?...



Là-bas, les Fils du Crocodile se démenaient

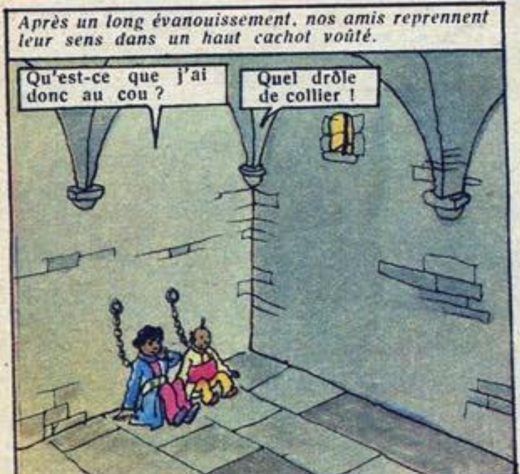
La semaine prochaine :

LE SECRET DE L'INVENTEUR

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Tandis qu'ils conduisaient M. de Montbidon et ses complices à la Conciergerie, Hassan et Kaddour ont été assommés brutalement par les deux policiers qui les accompagnaient...





Soudain, la lourde porte s'ouvre...

Comment vont mes honorables invités ?



Ha ! ha !ha ! Permettez-moi de rire ! Ainsi, vous pensiez me tenir, pauvres imbéciles que vous êtes ! Croyez-vous que je me serais aventuré dans une entreprise aussi risquée sans couvrir ma retraite ? Sachez donc que ces deux policiers étaient en réalité de mes amis qui, chargés de faire le guet pendant que nous opérions, ont audacieusement assommé et fait disparaître les vrais policiers alors que la voiture stationnait dans la cour. Vous reconstituerez facilement le reste, j'en suis sûr !



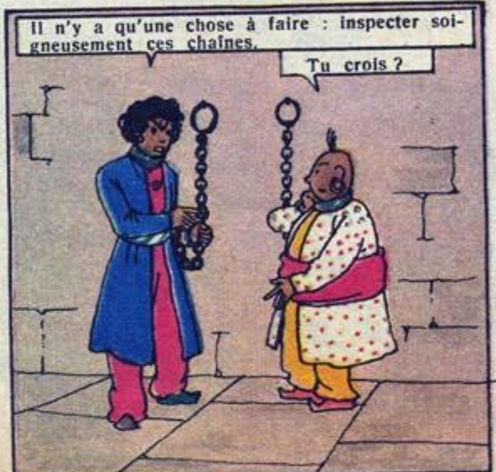














(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Le lieutenant et ses hommes viennent surprendre Teddy Bill la nuit, dans le village de ses amis indiens.

























(A suivre.)

LA COMÈTE

SUITE DE LA PAGE 4.

C'EST la comète ! Zacharias Piper avait raison ! »

Et sans savoir ce que je faisais, tout à coup je me remets à courir vers la mairie, je regrimpe l'escalier, en renversant ceux qui descendaient et criant d'une voix terrible : « La comète ! La comète ! »

C'était le plus beau moment de la danse : la grosse caisse tonnait, les garçons frappaient du pied, levaient la jambe en tournant, les filles étaient rouges comme des coquelicots; mais quand on entendit cette voix s'élever dans la salle : « La comète ! La comète ! », il se fit un profond silence, et les gens, tournant la tête, se virent tout pâles, les joues tirées et le nez pointu.

Le sergent Duchêne, s'élançant vers la porte, m'arrêta et me mit la main sur la bouche, en disant :

— Est-ce que vous êtes fou ? Voulez-vous bien vous taire ! » Mais moi, me renversant en arrière, je ne cessais de répéter d'un ton de désespoir : « La comète ! » Et l'on entendait déjà les pas rouler sur l'escalier comme un tonnerre, les gens se précipiter dehors, les femmes gémir, enfin un tumulte épouvantable. Quelques vieilles levaient les mains au ciel, en bégayant : « Jésus ! Maria ! Joseph ! »

En quelques secondes, la salle fut vide. Duchêne me laissa; et, penché au bord d'une fenêtre, je regardai, tout épuisé, les gens qui remontaient la rue en courant; puis je m'en allai, comme fou de désespoir.

En passant par la buvette, je vis la cantinière Catherine Lagoutte avec le caporal Bouquet, qui buvaient le fond d'un bol de punch :

« Puisque c'est fini, disaient-ils, que ça finisse bien ! » Au-dessous, dans l'escalier, un grand nombre étaient assis sur les marches et se confessaient entre eux; l'un disait : « J'ai fait l'usure ! », l'autre : « J'ai vendu à faux poids ! », l'autre : « J'ai trompé au jeu ! « Tous parlaient à la fois, et de temps en temps ils s'interrompaient pour crier ensemble : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Je reconnus, là, le vieux boulanger Fèvre et la mère Lauritz. Mais toutes ces choses ne m'intéressaient pas; j'avais assez de péchés pour mon propre compte.

Bientôt, j'eus rattrapé ceux qui couraient vers la fontaine. C'est là qu'il fallait entendre les gémissements; tous reconnaissaient la comète; moi, je trouvai qu'elle avait déjà grossi du double : elle jetait des éclairs; la profondeur des ténèbres la faisait paraître rouge comme du sang ! La foule, debout dans l'ombre, ne cessait de répéter d'un ton lamentable :

« C'est fini, c'est fini ! O mon Dieu ! C'est fini ! Nous sommes perdus ! »

Et les femmes invoquaient saint Joseph, saint Christophe, saint Nicolas, enfin tous les saints du calendrier.

Dans ce moment, je revis aussi tous mes péchés depuis l'âge de raison, et je me fis horreur à moi-même. J'avais froid sous la langue, en pensant que nous allions être brûlés; et comme le vieux mendiant Balthazar se tenait près de moi sur sa béquille, je l'embrassai en lui disant :

« Balthazar, quand vous serez dans le sein d'Abraham, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas ? »

Alors lui, en sanglotant, me répondit :

« Je suis un grand pécheur, M. Christian; depuis trente ans je trompe la commune par amour de la paresse, car je ne suis pas aussi boiteux qu'on pense. »

— Et moi, Balthazar, lui dis-je, je suis le plus grand criminel de Hunebourg.

Nous pleurions dans les bras l'un de l'autre.

Nous étions tous là depuis un quart d'heure, à genoux, lorsque le sergent Duchêne arriva tout essoufflé. Il avait d'abord couru vers l'arsenal, et, ne voyant rien là-bas, il revenait par la rue des Capucins.

— Eh bien ! fit-il, qu'est-ce que vous avez donc à crier ? Puis, apercevant la comète :

— Mille tonnerre ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est la fin du monde ?

— Oui, la comète !

Alors il se mit à jurer comme un damné, criant :

« Encore si l'adjudant de place était là... on pourrait connaître la consigne ! » Puis, tout à coup, tirant son sabre et se glissant contre le mur, il dit :

« En avant ! Je m'en moque, il faut pousser une reconnaissance. »

Tout le monde admirait son courage, et moi-même, entraîné par son audace, je me mis derrière lui. Nous marchions doucement, doucement, les yeux écarquillés, regardant la comète qui grandissait à vue d'œil, en faisant des milliards de lieues chaque seconde.

Enfin, nous arrivâmes au coin du vieux couvent des capucins. La comète avait l'air de monter; plus nous avancions, plus elle montait; nous étions forcés de lever la tête, de sorte que finalement Duchêne avait le cou plié, regardant tout droit en l'air. Moi, vingt pas plus loin, je voyais la comète un peu de côté. Je me demandais s'il était prudent d'avancer encore, lorsque le sergent s'arrêta :

— Sacrebleu ! fit-il à voix basse, c'est le réverbère.

— Le réverbère ! dis-je en m'approchant, est-ce possible ?

Et je regardai tout ébahi.

En effet, c'était le vieux réverbère du couvent des capucins. On ne l'allume jamais, par la raison que les capucins sont partis depuis 1792, et qu'à Hunebourg tout le monde se couche avec les poules; mais le veilleur de nuit Barrhus, prévoyant qu'il y aurait, ce soir-là, beaucoup d'ivrognes, avait eu l'idée charitable d'y mettre une chandelle, afin d'empêcher les gens de rouler dans le fossé qui longe l'ancien cloître; puis il était allé dormir à côté de sa femme. Nous distinguions très bien les branches de la lanterne. Le lumignon était gros comme le pouce; quand le vent soufflait un peu, ce lumignon s'allumait et jetait des éclairs, voilà ce qui le faisait marcher comme une comète.

Moi, voyant cela, j'allais crier pour avertir les autres, quand le sergent me dit :

« Voulez-vous bien vous taire ! Si l'on savait que nous avons chargé sur une lanterne, on se moquerait de nous. Attention ! » Il décrocha la chaîne toute rouillée : le réverbère tomba, produisant un grand bruit. Après quoi, nous partîmes en courant.

Les autres attendirent encore longtemps; mais comme la comète était éteinte, ils finirent aussi par reprendre courage et allèrent se coucher.

Le lendemain, le bruit courut que c'était à cause de Maria Finck que la comète s'était éteinte; aussi, depuis ce jour, elle est plus « respectée » que jamais.

Voilà comment les choses se passent dans la bonne petite ville de Hunebourg !





LE CASQUE TARTARE

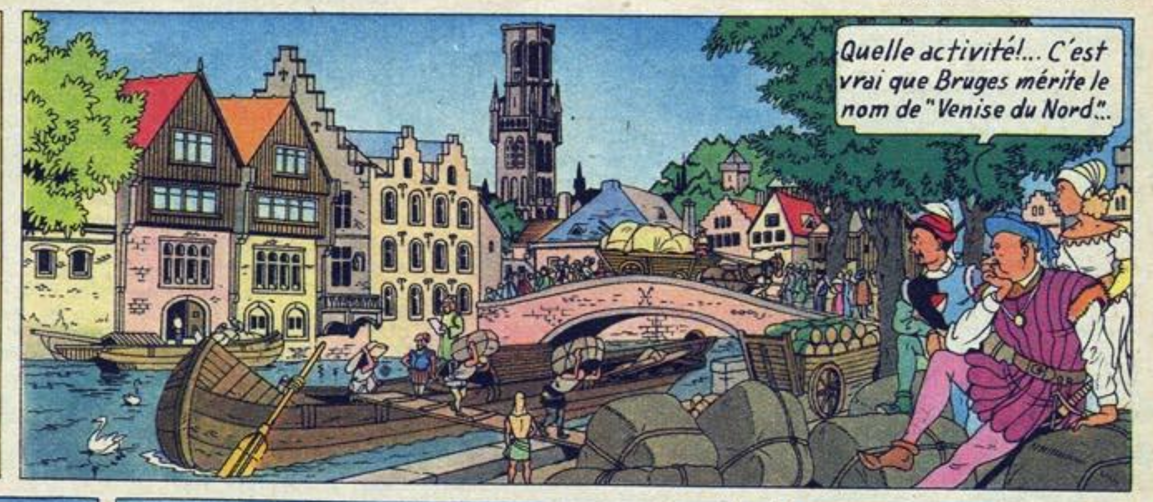
Bob et Bobette ont secouru un mystérieux vieillard qui, pour les récompenser, va réaliser un de leurs souhaits...



TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Grâce à son pouvoir hypnotique, l'étrange vieillard vient de transporter Bob, Bobette et Monsieur Lambique dans la Bruges du XIIIème siècle. Nos amis ont tout oublié de leur passé, et ils s'imaginent être venus à Bruges pour y rencontrer le célèbre maître d'armes italien Giovanni Rabakol.







On rencontre ici des milliers de marchands et de banquiers étrangers. Chaque jour, des tonnes de denrées rares et précieuses sont embarquées et débarquées à Bruges : laine d'Angleterre, fourrures de Norvège ou de Russie, platine de Hongrie, soieries de Grenade, sucre du Maroc, cuivre de Liège...

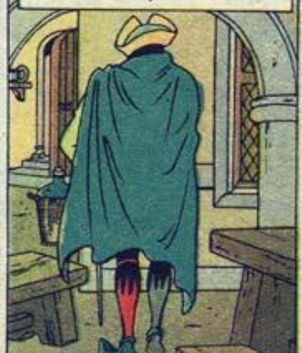














(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.













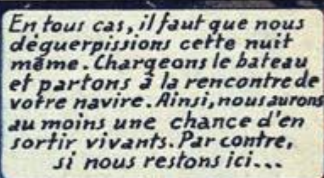


















(A suivre.)

TINTIN actualités

DEUX *setters irlandais viennent d'être déshérités d'un legs de plusieurs centaines de dollars effectué par leur maître.*

De son vivant, ce dernier emmenait les chiens au cinéma, leur lisait des contes de fées et les endormait au son du phonographe (?!?).

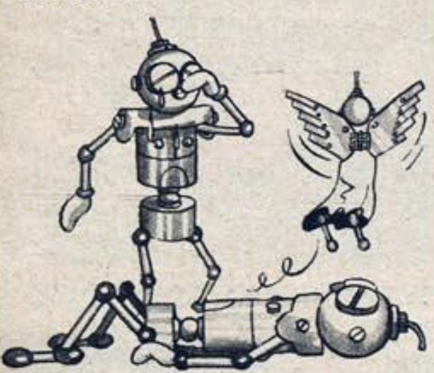
Les chiens déshérités n'en paraissent d'ailleurs nullement affectés.

★

L*A dernière ferme de New-York a disparu.*

Située dans le quartier de Manhattan, au coin de Broadway et de la 213e Avenue, elle avait été peu à peu ramenée aux dimensions d'un champ unique que son propriétaire, un original, ensemençait chaque printemps.

La ferme sera transformée en terrain de base-ball.



L*E monde des robots est en deuil.*

Des larmes d'huile coulent sur des nez d'acier, furtivement essuyées par une main-piston frémissante. « Gigogne », nouvel engin auto-propulsé, vient de périr à la fleur de l'âge dans l'onde amère...

Gigogne devait se rendre dans la lune et pilotée automatiquement par radar, nous aurait rapporté au retour des photographies.

Mais ne voilà-t-il pas que nos amis américains songent déjà à expédier dans l'espace un pilote en chair et en os... sans le tuer autant que possible.

La lune n'a pas cessé de nous intéresser et de faire parler d'elle.

★

L*A presse égyptienne a signalé récemment la découverte d'une bibliothèque sur papyrus provenant de Haute-Egypte.*

Il semble que l'on se trouve devant la plus importante trouvaille de manuscrits antiques que le sol d'Egypte, cependant si riche, ait fournis jusqu'à ce jour.

Il s'agit d'écrits enfermés dans une jarre il y a quinze siècles et déterrés fortuitement dans les environs de Louxor, près de la rive du Nil. Les archéologues sont sur les dents.

★

H*ACHIKO était un chien, dont le maître habitait la banlieue de Tokio. Chaque soir, Hachiko attendait M. Tsiuchika à la gare, lorsque ce dernier rentrait de son travail. Mais en 1940, le maître mourut. Pendant six ans, le chien n'en alla pas moins chaque soir le chercher... jusqu'à ce qu'il mourût lui-même de sa bonne mort.*

Bientôt après, Hachiko eut sa statue de bronze érigée par souscription publique. Puis vinrent les temps difficiles et le bronze fut envoyé à la fonte.

Les hommes peuvent être fidèles comme des chiens, puisqu'une nouvelle souscription est en cours actuellement à Tokio pour ériger à la mémoire de ce brave Hachiko une statue toute neuve.

★

L*ES populations du Moyen-Orient refusent en général de se laisser vacciner contre le choléra. Les seringues leur font peur. Femmes, hommes, vieillards, enfants, tous préfèrent combattre l'épidémie comme au bon vieux temps, en cisaillant l'air ambiant au moyen de grands ciseaux de bois.*

TINTIN - Sports

UN ATHLETE N'EST PAS « FINI » A TRENTE ANS

C'EST une erreur communément répandue, même parmi les sportifs, qu'un athlète est, sinon « fini », à tout le moins sérieusement amoindri dès qu'il atteint ses trente ans. Jusqu'à cet âge, on améliore ses performances, puis — dès trente ans — on « glisse sur le toboggan ».

Ne citons pas les exemples qui infirment cette croyance. Ils sont légion. A trente ans, ce n'est pas le corps qui faiblit, mais bien l'esprit, la volonté, ce que l'on nomme « le feu sacré ». A trente ans, soit parce que ses occupations lui interdisent encore de s'entraîner régulièrement, soit parce qu'il n'en a plus de désir, l'athlète ne soigne plus sa préparation. D'où, évidemment, chute de ses performances.

Le Russe Mechkov nous a montré que l'on peut rester un grand champion passé cet âge. A trente-cinq ans, il a battu le record du monde des 100 mètres brasse « papillon » en 1' 6" 8/10e.

Un petit détail en passant, que peu de gens connaissent : le meilleur temps mondial sur cette distance est de 1' 5" 1/10e, par ce même Mechkov. Mais ce temps n'a pas été reconnu par la Fédération Internationale de Natation, les Russes n'étant pas affiliés à son organisme quand Mechkov le réalisa.

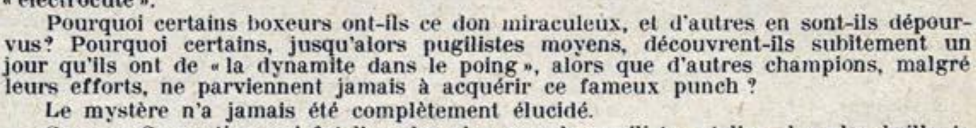
Nous avons donc actuellement ce paradoxe de voir un record national meilleur qu'un record mondial!



QU'EST-CE QUE LE « PUNCH »?

LE « punch », c'est tout à la fois la foudre et la fortune dans le poing, le coup qui peut faire, d'un boxeur banal, le champion incontesté. C'est le « punch » qui permit aux Dempsey, Carpentier, Armstrong, Al Brown et — plus près de nous — l'étonnant Ray « Sugar » Robinson, d'entrer dans la légende de la boxe.

On ne se souvient pas — ou peu — des boxeurs qui gagnèrent leurs combats « aux points », mais nul n'oublie l'estocade foudroyante d'un Al Brown, abattant à ses pieds son adversaire littéralement « électrocuté ».



Pourquoi certains boxeurs ont-ils ce don miraculeux, et d'autres en sont-ils dépourvus? Pourquoi certains, jusqu'alors pugilistes moyens, découvrent-ils subitement un jour qu'ils ont de « la dynamite dans le poing », alors que d'autres champions, malgré leurs efforts, ne parviennent jamais à acquérir ce fameux punch ?

Le mystère n'a jamais été complètement élucidé.

Georges Carpentier, qui fut l'un des plus grands pugilistes et l'un des plus brillants « puncheurs » que les rings aient connus, a tenté de nous en donner le secret. « Un boxeur, dit-il, peut acquérir du « punch » en développant ses épaules par la culture physique, en augmentant la vitesse d'exécution de ses coups et en « raccourcissant » la trajectoire de ceux-ci. »

Voyez un match de boxe. Le beau K.O. est un éclair. On n'a rien vu, ou presque. Le coup est parti de très près, très vite, et l'homme s'effondre. Ce ne sont pas les coups spectaculaires, les coups d'assommoir qui mettent un boxeur K.O. C'est une touche précise, rapide : un véritable coup d'épée.

Carpentier dit aussi que l'efficacité du punch est conditionnée par l'équilibre du corps dont le poids, pivotant sur la pointe du pied gauche (dans le cas d'un crochet du droit) doit accompagner le coup de poing. C'est le poids du corps qui, joint à la vitesse et à la puissance du coup, donne au punch toute son efficacité.

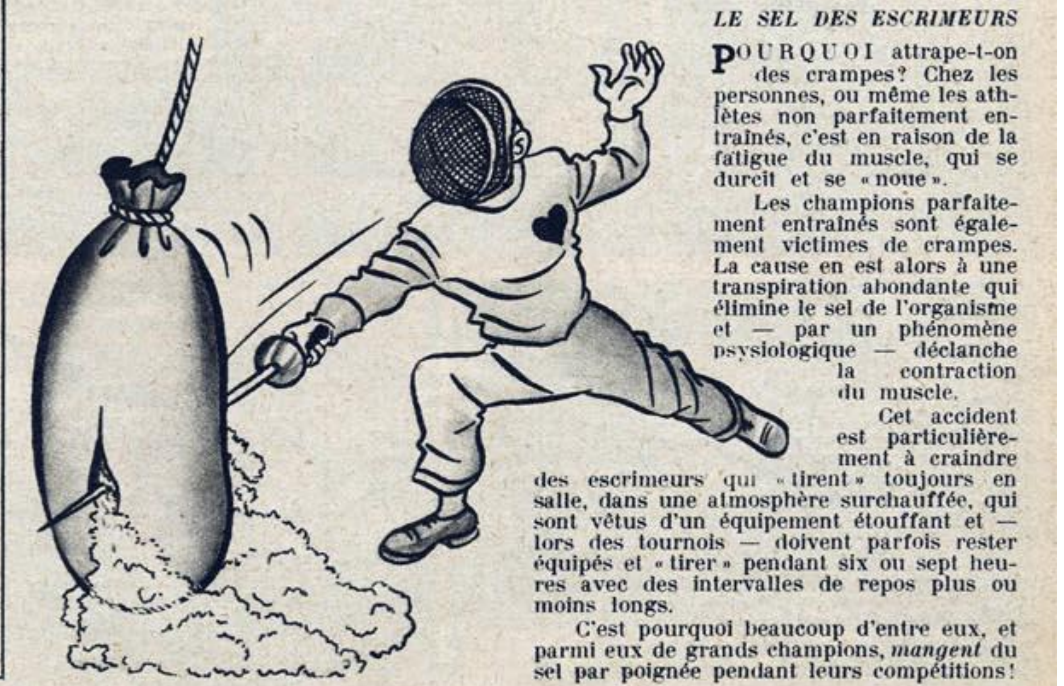
« C'est simple », dit-il.

Mais, comme toutes les choses très simples, seuls les grands artistes arrivent à les exécuter à la perfection...

LE SEL DES ESCRIMEURS

POURQUOI attrape-t-on des crampes? Chez les personnes, ou même les athlètes non parfaitement entraînés, c'est en raison de la fatigue du muscle, qui se durcit et se « noue ».

Les champions parfaitement entraînés sont également victimes de crampes. La cause en est alors à une transpiration abondante qui élimine le sel de l'organisme et — par un phénomène psysiologique — déclanche la contraction du muscle.



Cet accident est particulièrement à craindre des escrimeurs qui « tirent » toujours en salle, dans une atmosphère surchauffée, qui sont vêtus d'un équipement étouffant et — lors des tournois — doivent parfois rester équipés et « tirer » pendant six ou sept heures avec des intervalles de repos plus ou moins longs.

C'est pourquoi beaucoup d'entre eux, et parmi eux de grands champions, *mangent* du sel par poignée pendant leurs compétitions!

INTERDIT aux GARÇONS !...



UN VETEMENT A USAGES MULTIPLES...

Chères Amies,

MESUREZ votre tour de hanches. Multipliez par trois. Mesurez votre longueur de jupe. Ajoutez douze. Additionnez... d'une pincée de sel et d'un jus de citron. Mélangez et passez dans une presse-purée pour extraire la racine cubique. Coupez celle-ci en fines lamelles que vous recouvrez d'engrais potassique. Râtissez légèrement et arrosez aussi souvent que possible, sauf les jours de pluie. Enfin, prenez votre température et vous obtiendrez l'âge du capitaine.

Comment? Que dites-vous, mes bonnes amies? Vous ne connaissez pas de capitaine et, par conséquent, son âge ne vous intéresse pas? Dommage, car mon système est infaillible et d'une extrême simplicité. Aussi simple que le modèle de jupe d'été que voici (il faut bien que les mesures que je vous ai fait prendre servent à quelque chose!).

Nous disions donc: votre tour de hanches multiplié par trois. Ce sera la longueur de la bande de cotonnade imprimée que vous aurez choisie de tons vifs, à pois ou à rayures horizontales, par exemple. La hauteur de cette bande sera celle de vos jupes habituelles, plus six centimètres pour l'ourlet du bas et autant pour l'ourlet du haut (c.à.d. hauteur plus douze centimètres). Commencez par l'ourlet du haut et demandez à maman d'y faire cinq piqûres à la machine avec du fil-fronce élastique. Puis, refermez la couture verticale qui se placera dans le dos, et faites l'ourlet du bas.

C'est tout. Si vous êtes adroites et minutieuses, vous aurez réalisé une charmante petite jupe froncée qui vous vaudra bien des compliments. Par contre, si vous êtes maladroites, ou si vous avez choisi une mauvaise étoffe, vous commencerez par maudire Ninon, puis, vous vous creuserez la tête pour trouver une utilisation de ce vêtement raté. Voici mes suggestions, aussi logiques que rationnelles :

Vous avez acheté un tissu à pois. *Découpez délicatement toutes les pastilles et rangez-les dans une boîte. Elles pourront vous servir de confettis, de bonbons pour la toux ou d'essuie-plumes, selon leur taille. Quant à la jupe ajourée, vous en ferez une moustiquaire originale.*

Vous avez acheté un tissu rayé. *Découpez les lignes une à une. Cuites, et avec du parmesan, cela fera un bon plat de macaroni. Tressées, une corde à danser.*

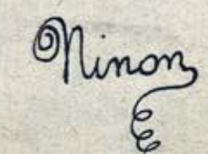
La jupe a rétréci au lavage. *Offrez-la comme abat-jour à la tante Pétronille, pour son anniversaire.*

La jupe s'est allongée. *Refermez le bas au moyen d'une solide couture, passez une coulisse dans la ceinture et fourrez pêle-mêle dans cette sorte de gibecière les garçons qui « bouderaient » la rubrique des filles. Pour ma part, je n'ai trouvé jusqu'ici que deux avis « contre » au milieu d'un volumineux courrier « pour ». Allons, Yves H. et R. Sp., un bon mouvement. Vous n'allez pas nous faire croire que de vrais amis de Tintin puissent se montrer égoïstes!*

Par contre, Yves Pollet et le gourmand André Wolfcarius donnent un bel exemple de fair-play. A qui le tour, messieurs?

Un mot, maintenant, aux grandes et petites filles qui nous ont écrit. Nous lirons avec plaisir les histoires de Thérèse Minne. Jeanne-Marie Salmon, nous penserons à tes suggestions. Je suis vraiment flattée d'apprendre que je ressemble à Josée-Anne Libbrecht. Prochainement, je donnerai à Marthe Mathieu une idée de décoration pour son nouveau domaine.

A toutes les autres — Claudine, Annik, Lucette, etc. — merci pour les gentilles lettres qu'elles ont adressées à Brigitte, Françoise et



allo, les timbres!...



MON CHER JEAN,

TU veux savoir ce que j'ai fait jeudi. Eh bien voici! J'avais un jour entendu un garçon demander comment on pouvait transporter le chocolat des pays chauds jusqu'ici; le soleil, disait-il, doit le faire fondre en route!

Evidemment, je savais que cette question était naïve, puisque le cacao est fabriqué en Belgique avec des fèves de cacao qui proviennent des tropiques.

Comme je n'en avais pas la moindre idée, je me suis rendu jeudi chez mon bon ami, le grenadier VICTORIA :

— Mon cher Grenadier, veux-tu me dire comment s'obtient le chocolat?

— Mais, c'est simple : tu entres dans un magasin et tu demandes...

— Tu ne saisis pas! Explique-moi donc la *fabrication* du chocolat!

— Bien volontiers. Seulement, je te préviens que cette fabrication nécessite l'emploi de multiples machines perfectionnées. Cependant, je vais essayer en quelques mots de te faire comprendre l'essentiel. Les fèves de cacao sont triées et passent ensuite à la torréfaction...

— Tu vas comprendre. Torréfier veut dire griller les fèves jusqu'à une certaine température qui donne au cacao tout son arome.

— Mais alors, c'est comme pour le café dont il faut également brûler les fèves pour leur donner leur saveur!

— L'opération est fort semblable, en effet. Ensuite, ces fèves sont concassées et mélangées avec d'autres fèves d'origines diverses.

— Et c'est de ce mélange et de la torréfaction, comme tu dis, que dépendra la qualité du chocolat?

— Bravo! tu as compris! Les fèves de cacao sont ensuite broyées entre des cylindres, jusqu'à ce qu'on obtienne une pâte extrêmement raffinée, à laquelle on ajoute sucre, beurre de cacao, vanille et lait, suivant le goût à obtenir. Puis, un dernier pétrissage dans des *conches*...

— Mon Dieu, comme tu es savant, toi! Qu'est-ce que c'est que cela, les conches?

— Les conches sont des cuves fixes où la pâte est malaxée et rendue fluide pour le coulage. Puis, une machine peseuse distribue cette pâte dans les moules. Après passage dans les armoires frigorifiques, l'opération de démoulage se fait automatiquement.



1. Torréfaction.
2. Concassage.
3. Moulage.
4. Dégustation.

Et voilà! Le chocolat VICTORIA n'a plus qu'à passer dans une emballeuse automatique?

— C'est donc elle, la bonne fée mécanique, qui glisse un Timbre TINTIN dans l'emballage.

— Hé oui, mon vieux. Es-tu satisfait à présent?

J'ai remercié mon cher grenadier et suis rentré raconter tout ça à mes parents. Tu vois, mon Cher Jean, que mon jeudi a été bien employé!

Amitiés,

ROBERT.

LISTE DES PRIMES

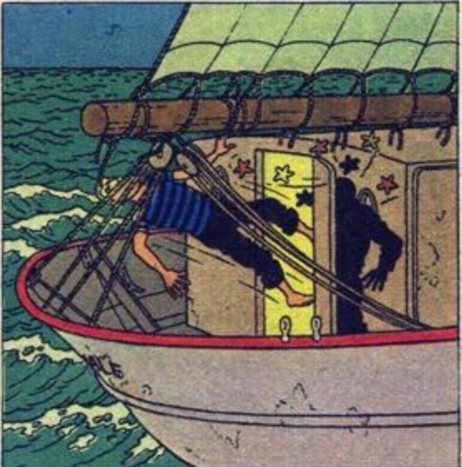
1. Cinq séries de 40 vignettes « Le Roman du Renard ». Par série : 50 points. — 2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de Hergé, Carnet « A », 15 sujets : 50 points. — 3. Idem, Carnet « B », 22 sujets : 60 points. — 4. Deux séries de cinq cartes postales en couleurs, dessinées par Hergé. Série I ou II : 70 points. — 5. Poche de papier à lettre TINTIN, illustré par Hergé, avec sujets variés : 80 points. — 6. Coquet fanion TINTIN pour trottinette, vélo ou voiture (nouveau modèle : trois couleurs) : 100 points. — 7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine, avec décoration TINTIN et MILOU): 200 points. — 8. Puzzle TINTIN, scènes originales sur bois, dessinées par Hergé. Modèle A : 350 points. — 9. Abonnement spécial au journal « TINTIN » (dix numéros) : 450 points. — 10. Puzzle TINTIN, idem. Modèle B : 500 points. — 11. Album de luxe « Le Roman du Renard », à illustrer au moyen de vignettes : 600 points.

Monsieur Barelli à Nusa-Pénida

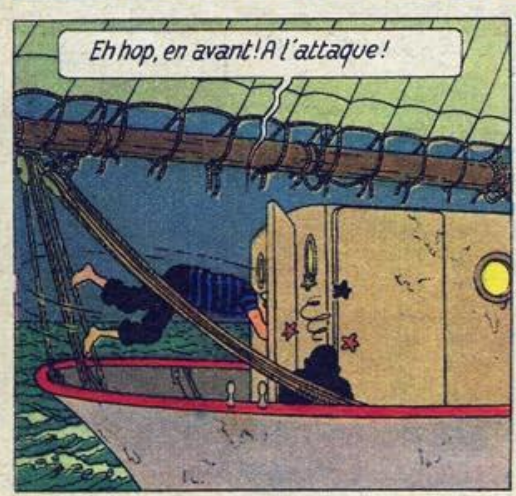
Moreau et Barelli se rendent à Nusa-Pénida. L'un des deux autres passagers du « Squale » est le bandit qu'ils recherchent...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.









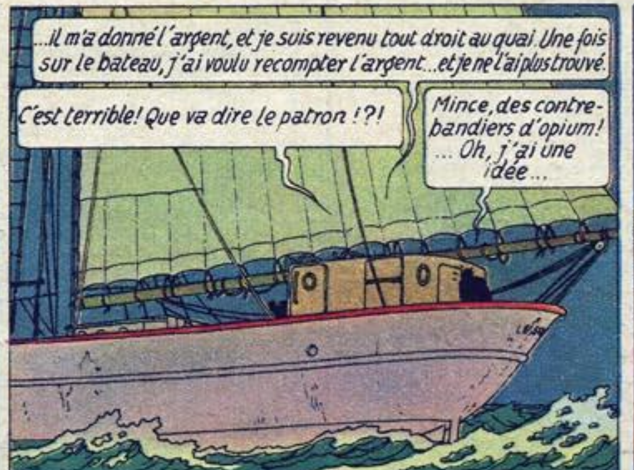




Ils semblent un peu calmés. Mais quel peut bien être l'objet de leur querelle?

Bottel, si, vraiment, tu as perdu l'argent que t'avaient donné les traficants d'opium, nous sommes dans de beaux draps!...

Je vous jure que c'est la vérité, Capitaine. J'ai trouvé l'homme aux lunettes à l'endroit que vous m'aviez indiqué; je lui ai remis l'opium...



Messieurs, j'ai entendu toute votre conversation. Je sais que vous avez besoin d'argent. Si vous le voulez, je vous tire du pétrin et vous procure la somme que vous avez perdue...

Vous!... Mais comment?...



Evidemment, en échange de cet argent, j'attends de vous un petit service... J'ai des raisons pour souhaiter que Moreau et Barelli n'atteignent jamais Nusa-Pénida. Ils pourraient peut-être tomber à la mer "par accident"... Vous saisissez?



C'est clair, et ça ne m'a pas l'air tellement difficile à réaliser... Topez-là: nous marchons. Mais il nous faut 2.000 dollars...

En voici 1000... Le reste vous sera remis lorsque nous arriverons à destination.





(A suivre.)

LA RAPIÈRE ROUGE

Dessins de Roland Davies

Des bandits ont caché les films d'un fusil atomique dans la Rapière Rouge qui participe à la course des Dolomites. A plusieurs reprises, ils ont essayé de récupérer les films, mais Sexton Blake les tient en échec...





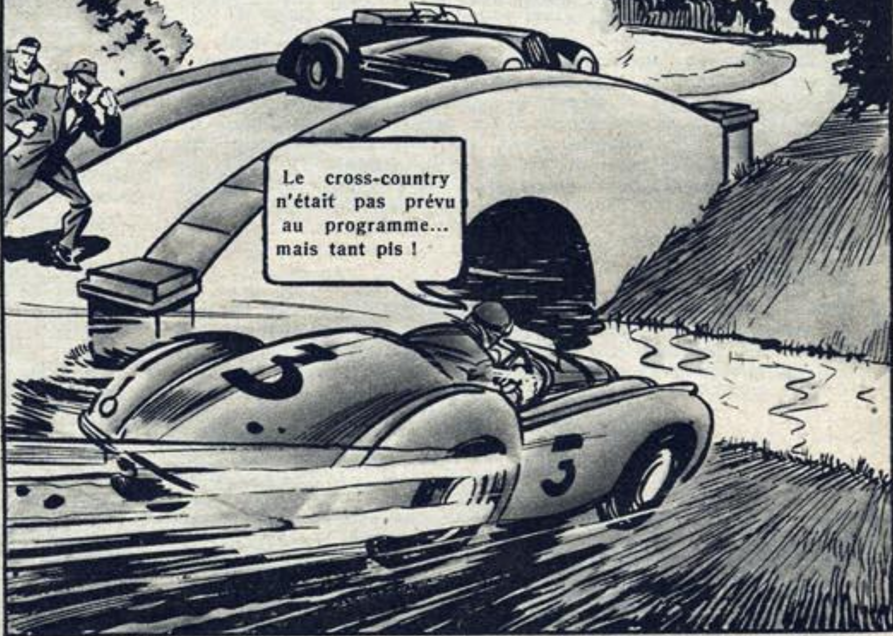












A suivre.

Le grand prix va se disputer !



PARMI tous les sports actuels, la course d'automobiles est celle qui se rapproche le plus des courses de chars qui se déroulaient dans l'antiquité; à cette réserve près, cependant, que les pilotes de nos bolides modernes montrent plus de fair-play que les conducteurs romains. Pour ces derniers, coincer un concurrent dans un virage, le bousculer violemment ou lui arracher une roue en le dépassant étaient monnaie courante... Mais l'ambiance est à peu près identique : le matin d'un grand prix, avec tous ses oriflammes qui claquent au vent, le circuit a le même air de fête que les amphithéâtres antiques.

ULTIMES PREPARATIFS

IL s'en faut encore d'une demi-heure que le départ ne soit donné. Le long des stands, les voitures sont rangées par « écuries » (c'est-à-dire par firmes ou par groupes soumis aux mêmes directives). Tandis que les mécaniciens mettent la dernière main aux bolides, les autres techniciens vérifient in-extremis les dispositifs de ravitaillement, les pneus de rechange et les accessoires divers.

Quelques minutes avant le début de l'épreuve, des hauts-parleurs invitent les concurrents à conduire leurs voitures dans les emplacements prévus, dessinés à la chaux sur la piste, face aux tribunes. Comme les places de la ligne de tête donnent un avantage manifeste, elles sont tirées au sort et c'est la chance seule qui décide en cette affaire. La ligne de tête compte trois voitures; la deuxième, deux; la troisième, trois; la quatrième deux, et ainsi de suite.

LE DRAPEAU S'ABAISSE

PLUS que quelques instants !... Les moteurs tournent. Immobiles, tendus, les pilotes fixent des yeux le drapeau à damiers noirs et blancs que le starter brandit à bout de bras. Encore quinze secondes, encore dix secondes, encore cinq secondes... Le drapeau s'abaisse. Aussitôt, les bolides bondissent dans un vacarme assourdissant. Quelques dizaines de mètres plus loin, ils ont déjà atteint une vitesse considérable. Puis c'est le premier virage pris à une allure folle, une côte escaladée en un éclair, et l'essaim disparait en grondant. S'il s'agit d'un circuit fermé, si long que soit le parcours, le bruit des moteurs se fera entendre aux tribunes jusqu'à la fin de l'épreuve. D'ailleurs, à mesure que la course approchera de son terme, le groupe des bolides s'étirera de plus en plus et le vacarme des moteurs ne diminuera plus guère d'intensité.



Ultimes préparatifs.

PREMIERS INCIDENTS

AVANT même que ne soit achevé le premier tour, les haut-parleurs des tribunes (qui sont en contact avec les postes d'observation placés à divers endroits du parcours) ont déjà commencé de tenir les spectateurs au courant des incidents de l'épreuve. Tel concurrent a été doublé. Tel autre s'est vu contraint d'abandonner. Trois voitures tiennent la tête « dans un mouchoir ». Laquelle va boucler victorieusement le premier tour ? Le bruit des moteurs s'amplifie. Brusquement, après un virage serré, un bolide surgit et dévale la pente, suivi de près par deux concurrents. Le troisième accélère et, dans un grondement de tonnerre, prend la deuxième place. Puis, le trio disparait, talonné par les concurrents de la deuxième ligne... Déjà l'ordre du départ est complètement bouleversé. Mais comme on n'en est encore qu'au début de l'épreuve, il serait vain de vouloir faire des pronostics !

CODE SECRET

UNE heure plus tard, la course parait stabilisée. Les leaders volent vers la victoire, insouciants de la lutte serrée qui se livre derrière eux pour les accessits. Devant les stands, les mécaniciens s'affairent, tandis qu'à chaque passage, les directeurs de groupes brandissent devant les coureurs de petits tableaux noirs portant des signes cabalistiques. Naturellement, il s'agit d'un code secret ! Selon le cas, « X10 » signifiera par exemple « Attention au concurrent n° 10 », et TT4, « Ne pas doubler le n° 4 » ! Les pilotes auxquels ces ordres s'adressent (ils sont d'ailleurs les seuls à les comprendre) s'y soumettent toujours docilement. Il leur arrive même parfois de devoir se sacrifier au bénéfice du leader de leur firme en fatigant un adversaire dangereux, quitte à terminer eux-mêmes dans « les patates » ! Ce sont les mauvais côtés du métier; pourtant, il faut s'en accommoder !



Des signes cabalistiques.



Au moyen d'un entonnoir géant...

ARRET MOMENTANE

MAIS que se passe-t-il ? Pourquoi cette voiture ralentit-elle soudain ? Pourquoi s'arrête-t-elle devant son stand ? Rassurez-vous. Il n'est rien survenu de fâcheux. On va changer ses pneus et la ravitailler en carburant. L'arrière du bolide est soulevé par un long cric à levier. En un tournemain, le mécanicien remplace les roues, tandis qu'un de ses compagnons vide, au moyen d'un entonnoir géant, un énorme bidon d'essence dans la pointe arrière de la carrosserie. Par mesure de prudence, le pilote, au moment où s'effectue ce ravitaillement, se protège la tête, la nuque et les épaules d'un capuchon en caoutchouc. Et voilà, c'est terminé ! La voiture s'élance de nouveau dans le circuit. Le tout a demandé quelques secondes. Inutile, n'est-ce pas, les amis, d'insister sur ce que pareille opération exige de mise au point, de précision et d'entraînement !...

A ce moment, le poste d'observation n° 7 signale que la voiture 4 se trouve en difficulté. Le dispositif d'alerte est mis en place aussitôt. Ambulanciers et brancardiers se tiennent prêts. Heureusement, il ne s'agit que d'un incident mécanique ! Abandonnant son bolide immobile au bord de la piste, le pilote malchanceux retourne à pied vers son stand.

LE RUSH FINAL

LA course tire maintenant à sa fin. Après avoir triomphalement bouclé le dernier tour, le vainqueur, détaché, franchit la ligne d'arrivée, salué par le drapeau à damiers noirs et blancs. Le public lui fait une longue ovation et plusieurs spectateurs envahissent la piste pour le congratuler.

A quelques mètres en arrière, les autres voitures s'arrêtent les unes après les autres, l'arrivée du gagnant mettant fin automatiquement à l'épreuve. Puis, les premiers accents de l'hymne national du champion victorieux retentissent dans un silence soudain. C'est fini. Dans un instant, le starter rouvrira la piste à la circulation normale.



Il ne s'agit que d'un incident mécanique.

Une fois de plus, la mécanique, la précision, l'intelligence et le sang-froid se sont ligués pour faire triompher la meilleure voiture et le meilleur pilote !



Le mois de juin marque le début des grandes compétitions d'été dans le domaine de l'automobile. Quel sera parmi tous les bolides actuellement mis en ligne, le champion de 1951 ?

Nous nous livrerons, la semaine prochaine, à quelques pronostics.

Mais, dès à présent, constatons que lorsqu'un grand prix automobile se dispute, il ne s'agit pas seulement de mettre en ligne les meilleures voitures, il faut encore — et surtout — faire appel à des pilotes dont la technique, le sang-froid et le courage fassent merveille.





MONSIEUR VINCENT



Vendu comme esclave à un renégat, Vincent ramène bientôt son maître à la religion catholique. Tous deux se rendent à Rome où notre héros est ordonné prêtre. Le saint Père le charge alors d'un message pour le roi Henri IV..

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING

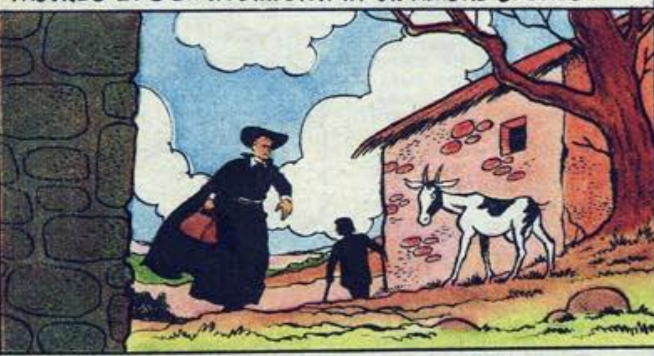




















(A suivre.)

UN PEU DE FEU, S.V.P ?

Dessins de TIBET

Il suffit d'une succession de mouvements fort simples. On prend dans sa poche une petite boite rectangulaire, on l'ouvre d'une poussée du doigt et l'on frotte sur l'un de ses côtés une petite tige de bois. Aussitôt la flamme jaillit, joyeuse et claire. C'est tellement simple qu'on a peine à s'imaginer l'époque où les allumettes n'existaient pas, où créer, conserver et communiquer le feu constituaient l'un des problèmes les plus délicats auxquels l'homme eut à faire face pour assurer sa subsistance !



Ils marchaient au combat...

DU TEMPS OU L'ON BATTAIT LE BRIQUET

Lorsque, pour notre malheur, furent fabriquées les premières armes à feu, les arquebusiers marchaient au combat munis d'une mèche allumée à l'aide de laquelle ils mettaient le feu à l'amorce de leur arquebuse. C'était incommode en diable ! Pour se libérer de cette sujétion, un esprit clairvoyant et militaire inventa le briquet, petit engin rudimentaire où le choc brusque d'une pièce de fer contre un fragment de silex provoquait des étincelles qui enflammaient l'amadou. C'était bien, mais encore insuffisant ! Tout le monde ne pouvait pas se permettre l'achat d'un briquet. Aussi bien, quelques années plus tard, vit-on paraître les premières allumettes. Contrairement à celles que nous utilisons aujourd'hui, elles n'étaient pas destinées à produire le feu, mais seulement



Des colporteurs levantins...

à le transmettre. Elles consistaient en minces copeaux de saule, longs d'une quinzaine de centimètres, que l'on plaçait dans un récipient à proximité du foyer. La longueur de ces brindilles était suffisante pour qu'on pût porter la flamme d'une pièce à l'autre, allumer une pipe, une chandelle ou une lampe.

UNE VIEILLE RECETTE ROMAINE

Seulement, il y avait un « hic » ! Pour enflammer ces copeaux, il fallait que l'âtre lui-même flambât, ce qui n'était pas toujours le cas. Lorsque le feu couvait sous la cendre, c'est en vain qu'on s'évertuait à faire brûler ces longues allumettes. On imagina alors de tremper l'extrémité des copeaux dans du soufre fondu. Un simple contact avec la braise enflammait le soufre et le feu se propageait au bois. Le procédé, d'ailleurs, n'était pas nouveau. Il paraît que dans les rues de la Rome antique, des colporteurs levantins vendaient déjà des brindilles de bois à bout soufré.

Mais cela ne résolvait pas encore le problème ! Il restait à trouver le moyen d'enflammer les allumettes sans les mettre d'abord en contact avec un foyer.

LE PETIT LABORATOIRE DE POCHE

Ce fut un jeune étudiant de Paris, J.J. Chancel, qui vint le premier à bout de la difficulté. Il eut l'idée de garnir les allumettes de soufre, de chlorate de potasse et de lycopode. Pour y mettre le feu, il lui suffisait de les tremper délicatement dans un petit tube de verre empli d'acide sulfurique. Ce



Un laboratoire de poche.

procédé ingénieux n'était cependant pas dépourvu d'inconvénients. D'abord, il fallait transporter avec soi tout un matériel. Ensuite, le tube de verre pouvait casser et le liquide corrosif s'épancher dans la poche. Enfin, les allumettes garnies d'une trop forte quantité de pâte risquaient à tout moment de faire explosion...

ELLES USAIENT LE FOND DES PANTALONS

Les choses en étaient là quand, presque simultanément, un étudiant français de dix-neuf ans : Charles Seuria, et un chimiste autrichien, Stephan von Roemer, inventèrent les véritables allumettes à friction. La pâte dont ils préconisaient de garnir l'extrémité des petites tiges de bois était un mélange soufré enrobé d'une pellicule de phosphore qu'un frottement léger suffisait à enflammer. Les fumeurs auprès desquels cette nouvelle allumette rencontra tout de suite un franc succès, prirent très vite l'habitude de la frotter sur la semelle de leurs souliers et sur leur fond de pantalon.

« MADE IN SWEDEN »

L'allumette de Seuria et Roemer était encore couramment employée dans nos pays au lendemain de la première guerre mondiale. Pourtant, cinquante ans plus tôt et grâce au chimiste suédois Lundström, une révolution avait bouleversé de fond en comble cette branche particulière de l'industrie. Au lieu d'amorcer les petites tiges de bois avec du phosphore et du soufre, ce qui non seulement dégageait des gaz désagréables, mais présentait aussi des dan-



Sur le fond de leurs pantalons.

gers d'empoisonnement, Lundström imagina de les coiffer seulement de chlorate de potasse. Quant au phosphore nécessaire à l'inflammation, il le reporta sur le frottoir de la boîte. La fameuse allumette suédoise était inventée ! En peu de temps, les usines de Lundström, la « Jönkojings Tänstickfabrik » devaient devenir les plus importantes du globe. Aujourd'hui, il n'est plus guère de pays qui n'ait adopté le type « allumette suédoise » en petites boîtes à tiroir.

UNE VIE HUMAINE POUR UNE BOITE D'ALLUMETTES

Pour nous, qui ne concevons pas qu'on puisse en être privé, les allumettes n'ont qu'une valeur infime. Il n'en va pas de même pour certaines peuplades défavorisées, comme les Lapons, les Samoyèdes ou les Esquimaux. Dans les glaces du grand Nord où le bois n'existe pas, l'allumette chimique reste le seul moyen de produire du feu. Aussi, ces petites boîtes à tiroir ont-elles aux yeux de ces peuples une valeur inestimable. Il y a une vingtaine d'années, la police canadienne arrêta deux Esquimaux qui avaient assassiné un Blanc pour lui dérober sa provision d'allumettes. Les deux misérables furent pendus haut et court. Voilà qui suffit à montrer combien un objet insignifiant chez nous peut être précieux sous d'autres latitudes.



Chez les Lapons et les Samoyèdes...

COMMENT ON FABRIQUE LES ALLUMETTES

Les arbres le plus couramment employés pour la fabrication des allumettes sont le peuplier et le tremble. Une fois transportés à l'usine, les troncs sont écorcés puis débités par une scie mécanique en tronçons de 75 centimètres de longueur, qu'en terme de métier on appelle des « boules ».

Après avoir été mises à tremper, les « boules » passent à la machine à dérouler. Ce curieux engin consiste en un couteau à taillant très fin, devant lequel le tronçon tourne rapidement. Le couteau enlève de la surface de la boule une longue feuille mince qui se déroule en un ruban épais de deux millimètres et demi environ. Après quoi ce ruban est découpé en bandes larges de cinq centimètres qui passent elles-mêmes à l'abatteuse d'où elles sortent sous l'aspect de tiges d'allumettes. Un ouvrier les ramasse à la pelle et les jette dans un bain où elles sont colorées et imprégnées d'un produit qui empêche le bois de charbonner lorsque s'étaient la flamme. Après avoir été soigneusement paraffinée (1), l'extrémité de ces allumettes est coiffée d'un peu de pâte inflammable. Puis les tiges minuscules sont automatiquement rangées dans des trémies qui les conduisent aux machines à remplir les boîtes.



Huit allumettes par jour et par habitant.

Quelques chiffres vous donneront une idée de l'importance de l'industrie allumettière dans nos pays d'Europe occidentale. Rien qu'en Belgique, elle consomme chaque année plus de 45.000 arbres. Dans ce même pays, on fabrique annuellement environ 500.000 caisses de mille boîtes, ce qui représente une moyenne de quelque huit allumettes par jour et par habitant, y compris les petits-enfants !

L'eussiez-vous cru ?

(1) Afin de permettre au bois de s'enflammer dès l'explosion de la coiffe.



LE JEU DE LA BALLE RECALCITRANTE !



Ce petit jeu connut autrefois une grande vogue dans les fêtes foraines. Pour le jouer, je vous conseille de vous installer au jardin ou dans la salle de bain, car dans votre ardeur, vous risqueriez de répandre de l'eau partout.

Réunissez vos amis autour d'un bassin empli d'eau, où flotte une balle de caoutchouc. Puis annoncez-leur qu'ils doivent retirer la balle en la prenant avec la bouche, sans jamais la toucher des mains.

Cela paraît simple; essayez un peu, pour voir ! Chaque fois que le joueur plonge la tête dans l'eau, la balle, à l'instant où l'on avance les lèvres pour la saisir, s'esquive pour remonter plus loin. Et les grimaces du patient ne manquent pas de comique.

Pourtant il existe un petit « truc » qui vous permettra de réussir aisément ce tour d'adresse : il faut approcher la bouche le plus près possible de la balle, et aspirer légèrement, en la plongeant dans l'eau; le vide ainsi produit suffit pour maintenir la balle à la surface, et vous pourrez la saisir avec les lèvres sans difficulté.

LA PENDULE QUI RIT...

Les horlogers australiens étudient la fabrication d'une nouvelle espèce de pendule, dans le genre de la pendule à coucou que vous connaissez bien; mais ici l'oiseau sera remplacé par un « kookaburra », ou âne rieur. Le cri de cet animal ressemble, dit-on, au rire humain... Voilà qui constituera un excellent remède contre la mélancolie, ne pensez-vous pas ?

Solution mots croisés du n° 23

Horiz. : *1. Or. 2. Saa. 3. Etang. 4. Ur; Ce. 5. Rat. 6. Toise. 7. Mai; Optera. 8. Euripe. 9. Cor; Ede. 10. As.*

Vertic. : *1. Oc. 2. ... 3. Mer. 4. Au. 5. Ire. 6. Ida. 7. Topes. 8. Europe. 9. Trait. 10. Osa, Tsé. 11. Franc; Er. 12. Agés; An.*

UNE ILE A ECLIPSES

Des pêcheurs prétendent que l'île Ferdinandea vient de reparaître à la surface de la mer, à l'endroit même où elle a surgi, voici cent vingt ans. En 1831, en effet, un îlot rocheux d'environ 40 ares naquit à la surface de la Méditerranée. On l'appela l'île Ferdinandea. A Londres, à Naples, à Paris, les diplomates se mirent à discuter ferme la question de savoir à quel pays appartiendrait cette terre nouvelle. Mais quelques mois plus tard, l'île Ferdinandea mit fin à la querelle en disparaissant !



IL A GARDE SA MOUSTACHE !

Dans notre numéro 12 du 21 mars dernier, nous avons publié un écho sur le cas peu ordinaire dont le Conseil d'Etat d'Egypte venait d'être saisi; il s'agissait de la moustache du policeman Mohammed Ibrahim Ahmed. On avait accusé le malheureux agent de provoquer des incidents de circulation et des embouteillages, en raison de l'extraordinaire moustache qu'il arborait et que tous les passants s'arrêtaient pour admirer. Nous ignorions à l'époque le résultat des débats.



Aujourd'hui, nous apprenons que le policeman a été autorisé à conserver son ornement pileux. Après force discussions, le Conseil d'Etat d'Egypte a décrété que les gardiens de l'ordre avaient le droit de porter la moustache aussi longue qu'il leur plaisait.

LES CHARMEURS DE CROCODILES

Des chasseurs opérant dans le Nord de l'Australie ont découvert que les crocodiles étaient sensibles à la musique. Désormais, quand ils chasseront ces indésirables sauriens, ils utiliseront un gramophone et les attireront de la sorte à l'endroit choisi, d'où ils pourront les atteindre sans difficulté.

D'OU VIENT LE MOT « FIASCO » ?

Depuis le Moyen Age, les souffleurs de verre de Venise sont célèbres par la finesse de leurs travaux. Lorsque ces artistes trouvent un morceau de verre brut qui ne peut être utilisé pour la fabrication d'un objet d'art, à cause d'un défaut ou d'une impureté, ils le rangent avec le verre de moindre qualité, qui sert à la fabrication des bouteilles ordinaires, ou « fiasco » en Italien. Ce serait là l'origine du mot que nous employons en français pour désigner un échec.

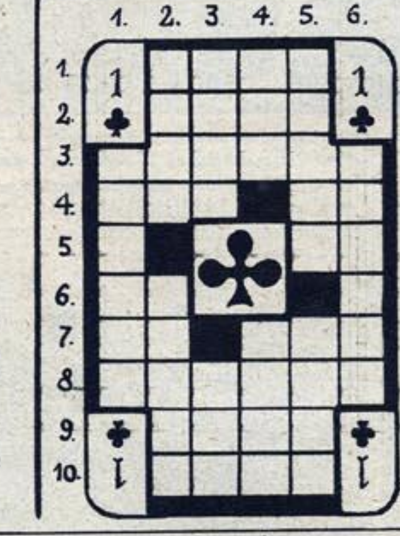
MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT :

1. Mois de l'année.
2. Dans les Landes.
3. Tricycle automobile.
4. D'un verbe gai; Marche.
5. Conjonction.
6. Note de la gamme.
7. Mesure chinoise; Vieux.
8. Louanges.
9. Commune du Morbihan.
10. Légumineuse purgative.

VERTICALEMENT :

1. Couleur que représente ce dessin.
2. Il doit protection à sa femme; Elles servent à voler.
3. Camarade; Enlève.
4. Masse de pierre très dure; Ville de France.
5. Doux ; Transformé en glace.
6. Manquées.



Victoria vous présente : CHOKO le négrillon



..... qu'il jeta violemment à la tête du gorille !





Le gorille affolé, s'étant enfui, le grenadier Victoria et Choko se remirent en route....... et arrivèrent sans autre aventure à destination.



(A suivre.)





... et pénétrant dans le jardin qui entoure la maison, il se précipite vers la porte d'entrée
Parleras-tu, à la fin? Ou faudra-t-il que je te tanne le cuir avec ceci? ...



Mais écoute bien ce que je vais te dire, tête de mule: au premier truc de sorcier qui se produit encore au chantier, je te...
Et que pourrais-tu, pauvre mortel, contre l'âme irritée de Tanitkarâ?



Tu as libéré des forces dont nul désormais ne pourra plus se rendre maître! Il ne te reste qu'une chance de salut: la fuite! ...

Sentant qu'il n'obtiendra rien par la menace, Sharkey change de tactique...
Bon, bon, j'ai compris. Tu es un petit malin, et je vois maintenant où tu veux en venir ...

















(A suivre.)